

# Littérature

## La poésie romande

trace sa route discrète mais florissante

Si les romans tiennent le haut des ventes, la poésie se révèle toujours cruciale pour dire l'intime et le monde autrement.

Caroline Rieder

Faire sentir la douleur, le froid, la faim, mais aussi la joie, l'espoir, l'amour, le désir. Évoquer autant la marche du monde, ses drames, la politique, l'hypermodernité que la magie du cosmos autrement que par le langage de tous les jours: la poésie n'a rien d'une jolie broderie de mots. Elle dit l'indicible, et se révèle toujours bien vivante. Repris avec le rap et le slam, boosté par le Printemps des poètes né en France et au Québec en 1999, l'art poétique a trouvé un nouvel écho mondial bien avant le retentissement du discours de la poétesse Amanda Gorman à l'investiture de Joe Biden.

La Suisse romande n'est pas en reste. Qu'on demande aux poètes de citer d'illustres Romands, et voici que ressortent inmanquablement Philippe Jaccottet, Gustave Roud, Maurice Chappaz ou Jacques Chessex (qui, déjà Goncourisé pour «L'Ogre» en 1973, a été distingué par le Goncourt de poésie en 2004). Ou parfois Anne Perrier, seule femme à avoir reçu le Grand prix national de la poésie française.

Qu'on leur demande d'évoquer des voix poétiques actuelles, et elles tombent en pluie. Aussi bien masculines que féminines, toutes générations confondues. «Depuis une dizaine d'années, j'observe une belle vitalité du milieu, avec des ateliers d'écriture, des livres collectifs, des performances, tandis que le Printemps de la poésie a fédéré tout ça. La poésie répond à un besoin profond de faire apparaître autre chose que ce monde axé sur la rentabilité et le matérialisme», remarque Laurence Verrey, fondatrice des Salves poétiques à Morges et toute fraîche récipiendaire du Grand Prix de poésie Pierrette Micheloud.

Chargée de coordonner en 2017 un numéro de la revue française «Les carnets d'Eucharis» sur la poésie romande intitulé «Traverse du Tigre», la Vaudoise a dû se résoudre à ne mettre en avant que vingt auteurs. Parmi ceux-ci figurent Sylviane Dupuis, José-Flore Tappy, Pierre Chapuis, Jacques Roman, Pierre-Alain Tâche, mais aussi des auteurs nés dans les années 70, comme Claire Genoux ou Antonio Rodriguez, ou dans les années 80 comme Laurent Cennamo ou Pierrine Poget.

L'anthologie vidéo de la poésie romande, à consulter sur ptyxel.net, a offert une carte blanche de sept minutes à 30 poètes. On y retrouve notamment François Debluë ou, dans un tout autre style, le slameur Narcisse. Sur le site, des clips poétiques offrent une autre manière de découvrir l'œuvre d'auteurs d'ici. Cette collection numérique est née dans le prolongement d'une démarche lancée avec poesie-romande.ch. Créée en 2011 par Antonio Rodriguez pour dresser un état des lieux

de la pratique, la plateforme a révélé pas moins d'une centaine de poètes en activité en Suisse romande. Sur ce terreau fertile a fleuri en 2016 le premier Printemps de la poésie, qui dresse des ponts entre la production suisse et étrangère.

Mais qu'est-ce qui rend la poésie si précieuse? «Elle aide à donner forme à ce qui reste difficile à dire, elle touche car elle est en contact avec les formes profondes du corps. Elle va souvent dans les failles, qu'elles soient joyeuses ou tristes», remarque Antonio Rodriguez.

### Un art de la crise

Le poète, musicien et journaliste Thierry Raboud abonde, avec une visée plus militante: «La poésie est le code source de notre époque, qu'il s'agit de révéler par l'écriture afin de faire bouger les lignes, nourrir les imaginaires, mais aussi alerter. Je ne crois pas à la poésie de beau temps. C'est un art de crise, qu'elle soit intime, sociale, politique ou climatique.

«Il y a une forme de résistance à écrire de la poésie contre les mots de tous les jours, une manière de ne pas se laisser désarmer par le monstrueux quotidien.»

Arthur Billerey, poète

Un art qui dérange le langage à la recherche de nouvelles manières de dire le monde tel qu'il ne va pas.» L'auteur a ainsi interrogé notre dépendance aux outils numériques dans «Crever l'écran», honoré du Prix Pierrette Micheloud en 2019. Le confinement lui a inspiré («dehors»), tandis que d'autres, comme Laurence Verrey, n'ont pu écrire une ligne.

### Une forme de résistance

Arthur Billerey, auteur de «À l'aube des mouches», voit «une forme de résistance à écrire de la poésie contre les mots de tous les jours, le langage médiatique ou administratif, une manière de ne pas se laisser désarmer par le monstrueux quotidien.» Quitte, justement, à demander au lecteur un temps de dégustation différent, qui appelle à ressasser les mots en bouche pour en dégager les arômes.

Une exigence qui découle de la nature même du langage poétique: «Il sera toujours subversif, en porte-à-faux, inintéressant. Il n'est pas là pour faire beau, ou servir une cause de profit», remarque Laurence Verrey. Y entrer nécessite un effort assumé par Claire Genoux: «J'aime que le lecteur ait de la place, mais il y a aussi un travail à faire, même dans mes proses et mes récits.»

## Depuis 40 ans, Laurence Verrey

La Vaudoise fait l'objet d'une triple actualité: deux livres et le Grand Prix de la Fondation Pierrette Micheloud. Rencontre.

Caroline Rieder

Souriante, le verbe calme, Laurence Verrey bouillonne sous sa peau diaphane. Un jaillissement intérieur qu'elle s'efforce de traduire en mots depuis quarante ans. La Lausannoise d'origine, qui vit à Morges, se voit récompensée par le Grand Prix de poésie Pierrette Micheloud pour l'ensemble de son œuvre. Au même moment paraît «Lutter avec l'ange» (Bernard Campiche), un livre en prose composé sur plusieurs décennies, qui éclaire rétrospectivement son chemin d'écriture.

Cette année a aussi vu le jour «L'ombre est une ardoise» (Éd. de l'Aire), qui reprend la forme du quatrain de «Chrysalide», son premier recueil. Drôle de période, donc, pour la lauréate, puisque cette distinction arrive en sandwich entre deux publications qui reviennent, à leur manière, sur ce combat de toujours pour «faire sortir les mots du néant». L'essence même de la poésie pour elle.

«Quand on réussit à capter des pensées fugitives dans un poème, ça devient comme une petite pierre que l'on peut tenir, se passer de main en main.»

Laurence Verrey poétesse

«Ma conception de la poésie... c'est de concevoir justement, de créer en suivant l'inspiration au moment où elle vient, avec cette nécessité de survivre aux phases de désert, inévitables.» À certains moments, elle a cru la source définitivement tarie, mais elle s'est efforcée de patienter, de se dire qu'il y a «peut-être des saisons pour l'inspiration. En hiver il ne se passe rien, on le croit en tout cas, et finalement ça repart. J'ai toujours eu le bonheur de voir que l'été revenait.» C'est pour elle la saison de l'inspiration: la chaleur, en particulier le feu, tient une place importante dans son œuvre. Tout comme la pierre, la nuit, le vin.

### Passager clandestin

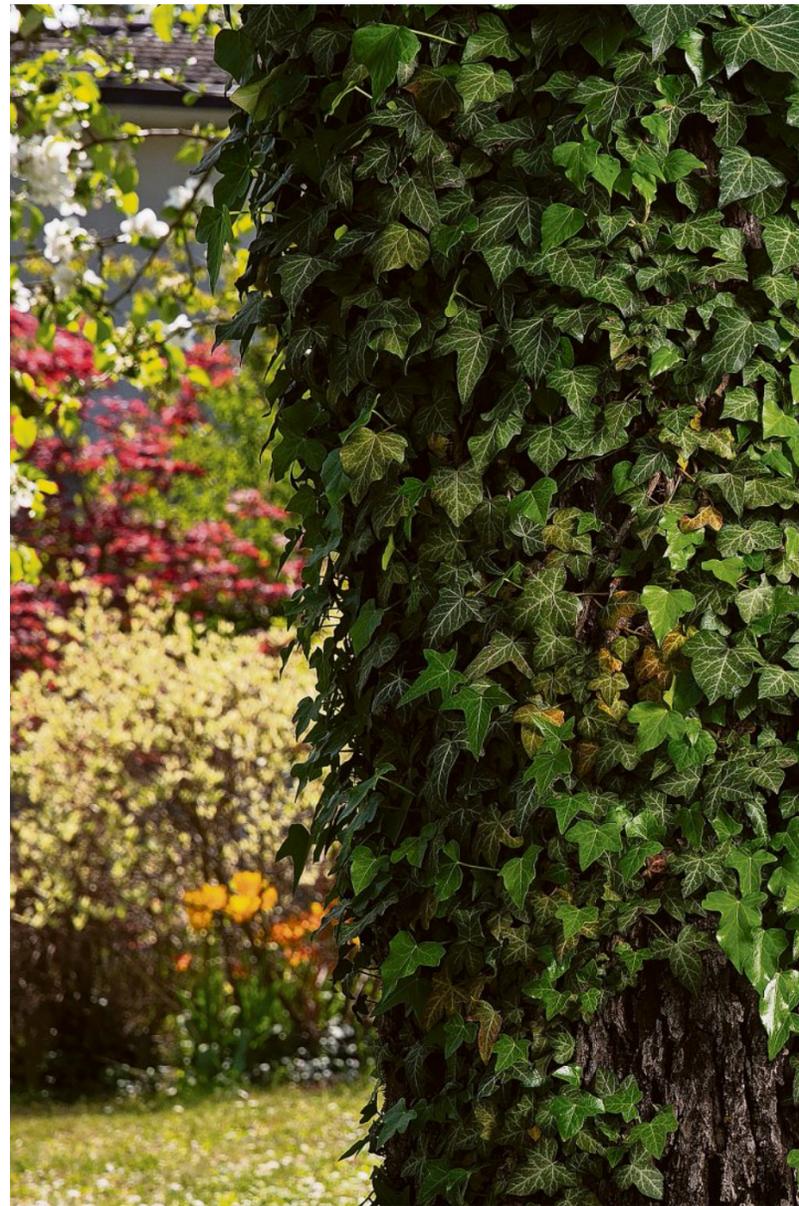
Cette inspiration, elle l'a nommée «le passager clandestin» dans «L'ombre est une ardoise»: «C'est celui qui s'invite et qui nous surprend, persistant et brûlant comme une braise, mais c'est en même temps un écho bref, car il y a tellement de choses qui nous traversent avec fulgurance.»

Pour Laurence Verrey, écrire revient donc à capter «la chose la plus impalpable qui soit, ces pensées fugitives qu'on essaie de ne pas perdre.» Quelque chose que l'on peut transmettre quand on réussit: «Ça devient une petite pierre que l'on peut tenir, se passer de main en main.» Et c'est bien ce que ressent le lecteur: une compréhension immédiate, venue d'on ne sait où, de l'incommunicable qui s'affiche en caractères d'imprimerie.

L'auteure affectionne aussi des proses poétiques plus vastes, comme «Le Cantique du Feu», qui a reçu le prix Schiller en 1987: «J'ai toujours été attirée par des formes d'écriture très diverses, et mon œuvre oscille entre des formes très courtes, très travaillées, proches du silence, et d'autres qui déploient plus largement le flux verbal.»

### Dialogue avec les arts

À l'écoute de son monde intérieur, Laurence Verrey conçoit aussi la pratique poétique en dialogue avec d'autres arts. Elle a collaboré notamment avec la peintre et calligraphe Louise Beetschen, avec qui elle a produit «Horizons lumière» (Le Cadratin, 2016), ou «Feu sur le noir» (Le Cadratin, 2018). Auparavant, les deux artistes ont beaucoup créé ensemble: «On avait par exemple mis de longues bandes



Laurence Verrey a reçu le Grand prix de la Fondation Pierrette Micheloud pour

«Epuré le métal, calciner l'inutile»: l'art subtil de l'éclosion du poème

«Comment harponner le verbe quand il coule au fond de l'eau, muet subversif, battant des ouïes.» Parmi les thèmes qui traversent le recueil de Laurence Verrey «L'ombre est une ardoise», encore et toujours cette obstination à pêcher les mots justes: «En ton centre, une forge de feu travaille à ton insu, à épurer le métal, calciner l'inutile.»

Ces quatrains vagabondent des étoiles à la «crypte du sol», des blés hérissés à l'ombre bienfaisante au cœur d'un brûlant été, contre «une ardoise où dire ma soif». Les mots se lovent aussi tout contre l'homme aimé, dans une exploration à la fois réjouie et porteuse de la conscience de la mort et de l'urgence de vivre et d'écrire.

### «Lutter avec l'ange»

Dans «Lutter avec l'ange», Laurence Verrey revient à la source de cette écriture, «sœur de la soif». Lorsqu'elle a 6 ans, sa mère abandonne le piano pour se consacrer à son foyer et ses enfants. Comme Jacob entame un corps à corps avec l'ange, l'auteure décrit sa lutte contre la culpabilité d'exister et d'avoir volé la vie de sa génitrice. Elle évoque aussi le pouvoir salvateur de la musique, pour laquelle elle se passionne mais qu'elle n'investira pas, par respect pour celle qui a sacrifié son don, puis la

naissance du «goût d'écrire»: «Sur la langue un étonnement infini. Le goût du sel. De l'églantine. Du ciel versé sur les mains. Et de la pierre à feu.» La première écriture est vécue «comme des amours secrètes au cœur de l'été».

«Avec la hâte du blé le poème lève et sous la fine lumière mûrit ses lettres nourricières»

Extrait de «L'ombre est une ardoise»

La rencontre amoureuse sera source d'encouragements, au lieu de la sentence que sa mère avait entendue de son père: «À quoi bon continuer ton piano, c'est inutile.»

Les mots de Laurence Verrey font écho à ceux perdus par sa mère à la fin de sa vie, mais aussi à ceux d'inconnus passés par la bouche de sa grand-mère qui, elle aussi, avait renoncé à son don: la médiumnité. Mûrie durant une trentaine d'années, cette prose poétique témoigne de la nécessité d'écrire et brûle du feu de l'évidence. **C.R.**



«L'ombre est une ardoise»  
Quatrains  
Laurence Verrey  
Éd. de l'Aire, 115 p.



«Lutter avec l'ange»  
Récit  
Laurence Verrey  
Éd. Bernard Campiche,  
170 p.